

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : sans maître, puis sous un maître sophiste – CHAPITRE

XIII (13), extraits : « Comment Grandgousier découvrit l'esprit merveilleux de Gargantua grâce à l'invention d'un torchecul »

Vers la fin de sa cinquième année, alors que Grandgousier revenait d'une victoire contre les Canarriens¹, il retrouva son fils Gargantua. Cela le réjouit, autant qu'un tel père pouvait l'être en voyant comme sien un tel enfant. Et en le baisant et l'embrassant, il l'interrogeait, de diverses petites questions. Et il but abondamment avec lui et ses gouvernantes, à qui il tint à demander scrupuleusement entre autres choses si elles l'avaient tenu bien net et propre. À cela Gargantua répondit qu'il avait pris ses dispositions pour qu'en tout le pays aucun garçon ne fût plus propre que lui.

« Comment cela ? dit Grandgousier.

- J'ai, répondit Gargantua, **à la suite de longues et méticuleuses expériences**, inventé un moyen de me torcher le cul, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus efficace qui jamais ne fut vu.

- Lequel ? dit Grandgousier.

- C'est ce que je vais vous raconter à présent, dit Gargantua. Je me torchai une fois du cache-nez de velours d'une demoiselle, et je le trouvai bon, car la mollesse de la soie me causait au fondement une volupté bien grande.

« Une autre fois d'une de leurs coiffes, et il en fut de même.

« Une autre fois d'un cache-col, une autre fois d'oreillettes de satin cramoisi, mais la dorure d'un tas de perles de merde qui y étaient m'écorchèrent tout le derrière : que le feu saint Antoine² brûle le boyau du cul de l'orfèvre qui les fit, et de la demoiselle qui les portait.

« Ce mal me passa quand je me torchai d'un bonnet de page bien garni de plumes à la suisse.

« Puis, fientant derrière un buisson, je trouvai un jeune chat ; de lui je me torchai, mais ses griffes m'ulcérèrent tout le périnée.

« De cela je me guéris dès le lendemain, en me torchant des gants de ma mère bien parfumés du parfum de lafante³.

« Puis je me torchai de sauge, de fenouil, d'aneth, de marjolaine, de roses, de feuilles de courges, de choux, de bettes, de pampre, de guimauve, de bouillon-blanc (qui met l'écarlate au cul)⁴, de laitues, et de feuilles d'épinard. Tout cela me fit une bien belle jambe⁵. Et encore de mercuriale, de persicaire, d'ortie, de consoude, mais j'en eu une dysenterie de Lombard⁶. Ce dont je fus guéri en me torchant de ma braguette.

« Puis je me torchai aux draps du lit, à la couverture, aux rideaux, d'un coussin, d'un tapis, d'un tapis de jeu, d'un torchon, d'une serviette, d'un mouchoir, d'un peignoir. En tout je trouvai plus de plaisir que n'en ont les galeux quand on les frictionne.

- Certes, dit Grandgousier, mais quel torchecul trouvas-tu meilleur ?

- J'y viens, dit Gargantua, et bientôt vous en saurez le fin mot. Je me torchai de foin, de paille, d'étoupe, de bourre, de laine, de papier. *Mais Toujours laisse aux couillons bouloche/Qui son cul sale de papier torche...*⁷

- Retournons, dit Grandgousier, à notre propos [...].

- Je me torchai ensuite, dit Gargantua, d'un couvre-chef, d'un oreiller, d'une pantoufle, d'une gibecière, d'un panier. Mais oh ! quel déplaisant torchecul. Puis d'un chapeau. Et notez que parmi les chapeaux, le meilleur de tous est celui qui est fait de poil, car il offre une très bonne absorption de la matière fécale.

« Mais pour conclure je dis et maintiens qu'il n'y a en matière de torchecul rien de tel qu'un oison bien duveteux, pourvu qu'on lui tienne la tête entre les jambes. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur dudit duvet, que par la chaleur tempérée de l'oison, laquelle facilement se communique au boyau du cul et autres intestins, jusqu'à parvenir à la région du cœur et du cerveau. Et ne pensez pas que la béatitude des héros et demi-dieux qui vivent aux Champs Élysées vienne de leur asphodèle, de leur ambrosie ou de leur nectar, comme le disent les vieilles par ici⁸. Elle vient, selon mon opinion, de ce qu'ils se torchent le cul d'un oison ; et telle est l'opinion de maître Jean d'Écosse⁹.

¹ Le roi de Canarre est un personnage imaginaire sans doute inspiré des Canaries.

² Imprécation fréquente au XVI^e siècle. Saint Antoine étant généralement représenté entouré de flammes, le « feu saint Antoine » désigne une démangeaison vive causée par une inflammation de la peau d'origine infectieuse.

³ Jeu de mots grossier entre « la fente » et « lavande ».

⁴ Car les tiges du bouillon-blanc étaient utilisées pour fouetter les enfants. Par ailleurs, on utilise cette plante en infusion contre les hémorroïdes.

⁵ Ces plantes améliorent en effet la circulation sanguine.

⁶ Plusieurs des plantes de cette série (mercuriale, persicaire, graine d'ortie) ont pour vertu d'être laxatives, tandis que la consoude agit au contraire contre la diarrhée et que la feuille d'ortie est urticante. Le tout est d'autant plus comique si l'on songe à l'endroit où ces plantes sont successivement appliquées.

⁷ Celui qui torche son cul sale avec du papier/Toujours laisse des petites boules sur ses couilles.

⁸ Dans la mythologie grecque, les Champs Élysées sont le lieu de séjour des âmes bienheureuses et des héros après leur mort, et le pré des Asphodèles est le lieu où vont les morts qui n'ont commis dans leur vie ni mauvaise ni excellente action.

⁹ Référence au théologien médiéval Duns Scot dont Rabelais s'est déjà moqué plus haut.

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : sans maître, puis sous un maître sophiste – CHAPITRE

XIV (14), extraits : « Comment Gargantua fut instruit par un sophiste¹⁰ en lettres latines »

À l'écoute de ces propos, le bonhomme Grandgousier fut ravi d'admiration en considérant la haute intelligence et le merveilleux entendement de son fils Gargantua.

Et il dit à ses gouvernantes : « Philippe roi de Macédoine reconnut le bon sens de son fils Alexandre en le voyant diriger habilement un cheval. Car ledit cheval était si terrible et déchaîné que nul n'osait le monter. Ainsi il désarçonnait tous ses cavaliers : à l'un il rompait le cou, à l'autre les jambes, à un autre la cervelle, à un autre les mâchoires. Considérant cela dans l'hippodrome (qui était le lieu où l'on promenait et dressait les chevaux), Alexandre s'aperçut que la fureur du cheval ne venait que de la frayeur qu'il prenait à la vue de son ombre. Alors montant dessus, il le fit courir face au soleil, si bien que l'ombre se trouvait derrière lui, et par ce moyen il rendit le cheval docile et obéissant¹¹. C'est ainsi que son père reconnut le divin entendement qu'il possédait, et le fit très bien instruire par Aristote qui pour lors était le plus estimé de tous les philosophes de la Grèce.

« Or je vous dis qu'à ce seul entretien que j'ai eu à l'instant devant vous avec mon fils Gargantua, je reconnais que son entendement participe de quelque divinité, tant je le vois aigu, subtil, profond et serein. **Et il parviendra à un degré souverain de sagesse, s'il est bien éduqué.** C'est pourquoi je veux le confier à quelque homme savant pour qu'il apprenne selon ses capacités. Et je ne veux pas regarder à la dépense. »

De fait on lui indiqua un grand docteur sophiste nommé maître Thubal Holopherne¹² qui lui apprit son alphabet si bien qu'il le disait par cœur et à rebours, ce qui lui prit cinq ans et trois mois. Puis il lui lut Donat, le *Facetus*, Théodolet, et Alanus en ses *Paraboles*¹³: il y mit treize ans, six mois et deux semaines. Mais notez que pendant ce temps il lui apprenait à écrire en gothiques¹⁴, et il copiait tous ses livres car l'art de l'imprimerie n'était pas encore en usage.

Et il portait ordinairement une grosse écritoire pesant plus de sept mille quintaux¹⁵, dont le plumier était aussi gros et grand que les gros piliers de Saint-Martin-d'Ainay¹⁶; l'encrier, de la taille d'un tonneau de marchandises, y pendait à de grosses chaînes de fer.

Puis il lui lut *Des manières de signifier*, avec les commentaires de Heurtebise, de Faquin, de Tropdetout, de Galehaut, de Jean le Veau, de Bonarien, de Connard¹⁷, et un tas d'autres : et il y passa plus de dix-huit ans et onze mois. Et il le sut si bien que le jour de l'épreuve il le régurgitait par cœur et à l'envers. Et il pouvait prouver sur le bout des doigts à sa mère qu'il n'y avait « pas de science des manières de signifier ». Puis il lui lut l'almanach, où il passa bien seize ans et deux mois, lorsque son fameux précepteur mourut (c'était en l'an mille quatre cent vingt), de la vérole¹⁸ qui lui vint.

¹⁰ Rabelais fait référence ici aux théologiens de la Sorbonne, mais, par prudence, les désigne par le terme de « sophistes », qui renvoie à leurs méthodes, privilégiant la forme sur le fond et employant leurs talents à des fins stupides. Cela permet à Rabelais de critiquer leur savoir réduit à une apparence à la place d'une véritable éducation qui permet d'exercer la raison de l'élève.

¹¹ C'est l'histoire du cheval Bucéphale, dompté par Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.).

¹² Nom fantaisiste associant le terme *thubal*, qui signifie « confusion » en hébreu, et Holopherne, nom d'un général assyrien de Nabuchodonosor dans la bible, tué à cause de son goût des femmes par une jeune héroïne juive.

¹³ Ce sont des manuels qui, bien qu'ils soient déjà très anciens, entraient dans les programmes d'enseignement (grammaire, savoir-vivre, mythologie, morale) au début du XVIe siècle : la grammaire latine de Donat date du IVe siècle, le traité de Théodolet, qui conspuie la mythologie, date du Ve siècle, et le traité de morale d'Alanus (écrit, selon les humanistes, dans un latin très approximatif) remonte au XIIe siècle. Tous ces auteurs sont la cible des précepteurs humanistes qui entendent s'en débarrasser pour offrir aux enfants des lectures plus profitables.

¹⁴ L'écriture des « Goths », c'est-à-dire en caractères gothiques peu déchiffrables, est déjà complètement démodée dans les années 1530, y compris en typographie où elle est remplacée par les caractères italiens, plus lisibles. Son apprentissage est donc parfaitement inutile.

¹⁵ Un quintal vaut environ 50 kg ; le poids de l'écritoire revient donc à environ 350 tonnes, ce qui est démesuré, même pour un géant.

¹⁶ La basilique Saint-Martin-d'Ainay, à Lyon, est déjà connue à l'époque pour ses quatre grosses colonnes monolithes qui soutiennent la coupole devant le chœur et sont en granit gris de Haute-Égypte.

¹⁷ *Des manières de signifier* est un ouvrage de grammaire théorique, critiqué par Érasme dans le *De utilitate colloquiorum* (1526). Ce texte, déjà obsolète, est encombré par des gloses [commentaires] imbéciles, ce que suggèrent les noms des commentateurs : il s'agit soit d'inventions moqueuses de la part de Rabelais, qui suggèrent la vanité ou la lourdeur, soit de personnages de roman. Heurtebise est un nom assez répandu, amusant ici parce qu'il suggère un attrapeur de rien (de vent) ; un faquin est une insulte à l'encontre d'un misérable ; Tropdetout est un nom fantaisiste désignant l'excès généralisé ; Galehaut, nom d'un roi dans le roman arthurien *Lancelot en prose*, est l'un des ancêtres de Pantagruel, inventeur de flacons ; Jean le Veau est un surnom appliqué à un sot.

¹⁸ La vérole est la syphilis, grave maladie sexuellement transmissible. Ce maître est un débauché.

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : sans maître, puis sous un maître sophiste – CHAPITRE XIV (14), extraits : « Comment Gargantua fut instruit par un sophiste¹⁹ », suite...

Ensuite il eut un autre vieux tousseux, nommé maître Jobelin Bridé²⁰ qui lui lut Hugutio, le *Grécisme* d'Évrard, le *Doctrinal*, les *Parties*, le *Quid*, le *Supplément*, *Marmotret*, *Comment se tenir à table*, de Sénèque *Les Quatre Vertus cardinales*, *Passavant avec commentaire*, le *Dors en paix*²¹ pour les fêtes, et quelques autres de semblable farine, à la lecture desquels il devint si sage que jamais, depuis lors, nous n'en avons enfourné de tel.

CHAPITRE XV [15], extraits : « Comment Gargantua fut confié à d'autres pédagogues »

[Gargantua vient de passer quelques cinquante années à s'instruire sous des maîtres sophistes]

Alors son père se rendit compte que vraiment il étudiait très bien et y passait tout son temps, mais qu'il n'en tirait aucun profit. Et pire encore, il en devenait fou, niais, tout hébété et complètement sot.

Et s'en plaignant au seigneur Philippe des Marais, vice-roi de Papeligosse, le père fut convaincu qu'il aurait mieux valu ne rien apprendre que d'apprendre avec de tels livres et sous de tels précepteurs. Car leur savoir n'était que stupidité, et leur sagesse n'était que fumisterie, propre à abâtardir les bons et nobles esprits, et à corrompre toute fleur de jeunesse. « Faisons ainsi, dit le vice-roi : prenez n'importe lequel des jeunes gens de notre époque, qui n'ait étudié que deux ans seulement, pour voir s'il n'aurait pas un meilleur jugement, de meilleures paroles, de meilleurs propos que votre fils, et un meilleur commerce et plus belle politesse envers le monde ; et si l'expérience échoue vous pourrez me considérer à jamais comme tout juste bon à couper du lard en Brenne » Cela plut beaucoup à Grandgousier, qui commanda qu'il en soit fait ainsi.

Le soir au souper, ledit des Marais introduisit l'un de ses jeunes pages nommé Eudémon, si bien peigné, si bien vêtu, si bien propre, si honnête en son maintien qu'il ressemblait bien plus à quelque petit angelot qu'à un homme. Puis il dit à Grandgousier :

« Voyez-vous ce jeune enfant ? Il n'a pas douze ans, voyons si vous le voulez bien quelle différence il y a entre le savoir de vos engourdis de néantologues [spécialistes du rien] du temps jadis et les jeunes gens de maintenant. » L'essai plut à Grandgousier, qui commanda que le page prenne la parole.

Alors Eudémon, demandant la permission au vice-roi son maître, le bonnet à la main, le visage ouvert, la bouche vermeille, les yeux assurés et le regard posé sur Gargantua avec une modestie juvénile, se tint bien droit et commença à faire son éloge et à célébrer, premièrement sa vertu et ses bonnes mœurs, secondement son savoir, troisièmement sa noblesse, quatrièmement la beauté de son corps. Et en cinquième lieu, il l'exhorta avec douceur à révéler son père en grand respect, puisque celui-ci s'évertuait tant à lui donner une bonne instruction, enfin il le pria de bien vouloir l'admettre comme le plus humble de ses serviteurs. Car il n'attendait pour l'heure d'autre don du Ciel que de lui accorder la grâce de lui complaire en quelque service qui lui soit agréable. Le tout fut énoncé par lui avec des gestes si justes, une diction si déliée, une voix si éloquente, et un langage si orné et d'un beau latin, qu'il ressemblait bien plus à un Gracchus, à un Cicéron du temps passé qu'à un jouvenceau de ce siècle.

Mais pour toute réponse, Gargantua se mit à pleurer comme une vache, en se cachant le visage de son bonnet, et il ne fut pas possible d'en tirer plus de mots que de pets d'un âne mort.

Son père en fut si courroucé qu'il voulut occire maître Jobelin. Mais ledit des Marais l'en dissuada en lui faisant un beau sermon de manière que sa colère soit adoucie. Puis il donna ordre que le maître fût payé de ses gages, qu'on le fît bien sophistiquement boire des chopines, et ensuite qu'il allât à tous les diables. Quand maître Jobelin eut quitté la maison, Grandgousier consulta le vice-roi pour savoir quel précepteur on pourrait donner à son fils, et ils décidèrent tous deux que serait mis à cet office Ponocrates, le pédagogue d'Eudémon, et que tous ensemble ils iraient à Paris, pour savoir quelles études faisaient les jouvenceaux de France à cette époque.

¹⁹ Rabelais fait référence ici aux théologiens de la Sorbonne, mais, par prudence, les désigne par le terme de « sophistes », qui renvoie à leurs méthodes, privilégiant la forme sur le fond et employant leurs talents à des fins stupides. Cela permet à Rabelais de critiquer leur savoir réduit à une apparence à la place d'une véritable éducation qui permet d'exercer la raison de l'élève.

²⁰ Jobelin, qui signifie « niais », est un personnage de farce, décrit parfois comme un gueux, un maquignon ou un trompeur, et le terme « bridé » signale un esprit limité.

²¹ Ces ouvrages sont tous dépassés et condamnés par les humanistes, notamment Érasme. Hugutio de Pise (1140-1210), évêque de Ferrare, est l'auteur d'un vocabulaire latin ; le *Grécisme* d'Évrard de Béthune (mort en 1212) est une grammaire latine dépassée. Le *Marmotret* est une déformation comique formée sur le mot « marmot » (enfant), du titre du très sérieux *Mamotrectus*, commentaire de la Bible écrit par le franciscain Marchesino de Reggio (XIIIe siècle). Le traité de civilité puérile [code de savoir-vivre pour les enfants] sur la manière de se tenir à table est écrit par Sulpizio da Veroli (1430-149?), érudit italien. Jacopo Passavanti (1302-1357) est un moine florentin, auteur de traités de spiritualité. *Dors en paix*, enfin, est un recueil, fréquemment réédité depuis le XVe siècle, de sermons prêts à l'emploi pour tous les prédicateurs qui voulaient éviter d'avoir à réfléchir.

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : l'éducation humaniste – CHAPITRE XVI [16], « Comment Gargantua fut envoyé à Paris, et l'énorme jument qui l'y porta, et comment elle décima les mouches bovines de la Beauce »

C'est en cette même période que Fayolles, le quatrième roi de Numidie, envoya du pays d'Afrique à Grandgousier la jument la plus énorme et la plus grande qui fut jamais vue, et la plus monstrueuse. Comme chacun sait, l'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau.

En effet la jument était grande comme six éléphants, et avait les sabots fendus en doigts comme le cheval de Jules César, les oreilles pendantes comme en ont les chèvres du Languedoc, et une petite corne au cul. Pour le reste, son poil était d'alezan fumé, entremêlé de gris pommelé. Mais surtout elle avait une queue extraordinaire. Car celle-ci était peu ou prou à peine moins grosse que la tour Saint-Mars près de Langeais, et carrée comme elle, avec des crins gros comme des branches qui s'entremêlaient, tout comme le font les épis sur la tige de blé.

Si cela vous émerveille, émerveillez-vous davantage de la queue des béliers de Scythie, qui pèse plus de trente livres, et de celle des moutons de Syrie, auxquels il faut (si Thenaud dit vrai) atteler une charrette au cul pour la porter tant elle, est longue et pesante. Vous n'en avez pas une aussi grosse, vous autres pauvres paillardards du plat pays. Et la jument fut amenée par mer sur trois navires et un vaisseau jusqu'au port d'Olonne en Talmondais. Lorsque Grandgousier la vit, il dit : « Voici bien la monture idéale pour porter mon fils jusqu'à Paris. Allons, par Dieu, tout ira bien. Il sera grand clerc dans un proche avenir. Si ces messieurs les ânes n'existaient pas, nous vivrions comme des clercs. »

Le lendemain, après avoir bu (comme vous l'imaginez), ils prirent la route, Gargantua, son précepteur Ponocrates et sa suite, et avec eux Eudémon le jeune page. Et parce que le temps était serein et bien tempéré, son père avait fait faire à Gargantua des bottines fauves. Babin les nomme des brodequins.

Ainsi joyeusement ils parcoururent leur long chemin, faisant toujours grande chère, jusqu'au-dessus d'Orléans. En ce lieu était une vaste forêt de trente-cinq lieues de long et d'environ dix-sept de large. Celle-ci était extraordinairement abondante et féconde en mouches bovines et frelons, de sorte que c'était un vrai coupe-gorge pour les pauvres juments, ânes et chevaux. Mais la jument de Gargantua vengea bravement tous les outrages ici perpétrés sur les bêtes de son espèce, par un tour dont les insectes ne se seraient jamais doutés. Car aussitôt qu'ils furent entrés en ladite forêt et que les frelons lui eurent livré l'assaut, elle dégaina sa queue : et elle fit si bien le chasse-mouche qu'elle les émoucha et en abattit tout le bois, à tort et à travers, deçà, delà, par-ci, par-là, de long en large, sens dessus dessous, elle abattait le bois comme un faucheur coupe l'herbe. De sorte que depuis lors, il n'y eut plus ni bois ni frelons, et tout le pays fut réduit à une plaine. Voyant cela, Gargantua y prit un plaisir bien grand, sans s'en vanter outre mesure. Et il dit simplement à sa compagnie : « Je trouve beau, ce. » C'est ainsi que l'on appela depuis ce pays la « Beauce ». Mais pour tout déjeuner, ils ne purent que bâiller, et en mémoire de ce fait, encore aujourd'hui les gentilshommes de Beauce déjeunent en bâillant, s'en trouvent fort bien et n'en crachent que mieux.

Finalement ils arrivèrent à Paris. Il s'y reposa deux ou trois jours, faisant bonne chère avec sa suite, et se renseignant sur les gens savants qu'on pouvait rencontrer à ce moment-là dans la ville, et du vin qu'on y buvait.

CHAPITRE XVII [17], « Comment Gargantua paya sa bienvenue aux Parisiens, et comment il prit les grosses cloches de l'église Notre-Dame »

Quelques jours après qu'ils se furent reposés, il visita la grande ville, et Gargantua fut contemplé par tout le monde avec beaucoup d'admiration. Car le peuple de Paris est si sot, si gobeur, si inepte de nature, qu'un bateleur, un porteur de reliques, un mulet à grelots, un joueur de vielle au milieu d'un carrefour rassemble plus de gens que ne le ferait un bon prêcheur évangélique.

Et ils le poursuivirent avec tant d'insistance qu'il fut contraint de se reposer sur les tours de l'église Notre-Dame. Une fois en ce lieu, voyant tant de gens autour de lui, il dit d'une voix claire :

« Je crois que ces marouffles veulent que je leur paye ici ma bienvenue et mon étrenne. Ce n'est que raison. Je vais leur en donner un pourboire. Mais ce ne sera que par ris ! »

Alors en souriant il détacha sa belle braguette, et tirant son membre en l'air il les compissa si hardiment qu'il en noya deux cent soixante mille quatre cent dix-huit, sans compter les femmes et les petits enfants.

Certains d'entre eux échappèrent à ce pissefort parce qu'ils avaient le pied léger. Et quand ils furent au plus haut de la colline de l'université, suant, toussant, crachant et hors d'haleine, ils commencèrent à maudire et à jurer, les uns en colère, les autres par ris. « Abracadabri, abracadabra, par la sainte amie, nous voilà arrosés par ris » : c'est ainsi que depuis la ville fut nommée Paris, alors qu'auparavant on l'appelait Leucèce, comme le dit Strabon dans le livre IV, c'est-à-dire en grec Blanchette, en l'honneur des blanches cuisses des dames du lieu. Devant ce nouveau baptême, tous les assistants jurèrent par tous les saints de leur paroisse, c'est pourquoi les Parisiens, peuple composé de toutes sortes de gens et de pièces rapportées, sont considérés par nature bons jureurs et bons juristes, et quelque peu présomptueux. C'est ce qu'estime Joannis de Barranco au livre De

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : l'éducation humaniste – CHAPITRE XVII [17], Comment

Gargantua vola les cloches de Notre-Dame, suite...

l'abondance des révérences, quand il dit qu'on les appelle les « Parrhésiens » par hellénisme, parce que en grec ce nom signifie « forts en gueule ».

Cela fait, Gargantua examina les grosses cloches qui étaient auxdites tours, et il les fit sonner bien harmonieusement. Ce faisant, il lui vint à l'esprit qu'elles seraient parfaites pour servir de clochettes au cou de sa jument, qu'il voulait renvoyer à son père toute chargée de fromages de Brie et de harengs frais. De fait, il les emporta en son logis.

Sur ces entrefaites arriva un moine jambonnier de saint Antoine venant faire sa quête de cochon, lequel, dans l'idée de se faire entendre de loin et de faire trembler le lard dans les saloirs, voulut les voler furtivement. Mais par honnêteté il les laissa, non parce qu'elles lui brûlaient les doigts, mais parce qu'elles étaient quelque peu trop pesantes pour qu'il puisse les porter. Ce n'était pas le jambonnier de Bourg, car c'est un trop bon ami à moi.

Toute la ville fut si émue qu'elle organisa un soulèvement : vous savez bien qu'à cela les Parisiens sont si prompts que les nations étrangères admirent la patience des rois de France, qui par bonne justice ne les réfrènent nullement, malgré les inconvénients qui s'ensuivent jour après jour.

Plût à Dieu que je perce le secret du lieu où sont ourdis les schismes et les complots, pour les révéler au grand jour dans les confréries de ma paroisse ! Sachez que le lieu dans lequel se regroupa le peuple tout affolé et tourneboulé fut l'hôtel de Nesle, où était alors (mais il n'y est plus maintenant) l'oracle de Lutèce. Là on exposa la situation, et l'on posa le problème des cloches dérobées.

Après avoir bien ergoté, pesé le pour et le contre, il fut conclu par cinquième syllogisme que l'on enverrait le plus ancien et le plus expérimenté de la Faculté à Gargantua pour lui démontrer quel affreux inconvénient représentait la perte de ces cloches. Et en dépit de l'objection de certains membres de l'université, qui alléguaient que cette charge convenait mieux à un orateur qu'à un sophiste, celui qui fut élu pour traiter cette affaire fut notre maître Janotus de Bragmardo [Jeannot Le Pénis].

CHAPITRE XVIII (18) : « Comment Janotus de Bragmardo fut envoyé pour reprendre les grosses cloches à Gargantua » [Après le vol des cloches de Notre-Dame de Paris pour la jument]

Maître Janotus de Bragmardo, chauve à la mode de César, vêtu de son capuchon à l'antique, et l'estomac bien immunisé par de la pâte de coing pour les coliqueux et de l'eau bénite de cave [du vin], se transporta au logis de Gargantua, poussant devant lui trois moines niais à rouge museau, et traînant après lui cinq ou six maîtres ignares, crottés jusqu'au bout des ongles.

Quand ils entrèrent, Ponocrates les vit le premier, et il prit peur en les voyant ainsi déguisés : il pensa que c'étaient là quelques fous échappés d'un carnaval. Apprenant qu'ils venaient réclamer qu'on leur rende les cloches, Ponocrates avertit Gargantua, Gymnaste son écuyer, et Eudémon. Tous furent d'avis qu'on fît boire les individus en rustres dans un coin de la cuisine. Et afin que le tousseux ne tire aucune vaine gloire du fait d'avoir récupéré les cloches suite à sa requête, l'on commanda, pendant qu'il boirait ses chopines, que fussent restituées les cloches avant même que le sophiste eût fait sa belle harangue. Ainsi fut fait, et voici comment il commença, tout en toussant.

CHAPITRE XIX (19) : « La harangue que fit maître Janotus de Bragmardo à Gargantua pour récupérer les cloches »

« Euh, hum, hum ! Bien l'bonjour, monsieur, bien l'bonjour. Et à vous aussi, messieurs. Ce ne serait que bon que vous nous rendissiez nos cloches, car elles nous font bien défaut. Hum, hem, harch ! Nous en avons autrefois bel et bien refusé la jolie somme d'argent de ceux de Londres en Cahors, et même de ceux de Bordeaux en Brie, qui voulaient les acheter pour la subtilissime qualité de la constitution élémentaire qui est introduitisée en la terrestréité de leur nature essentialitative²² pour externaliser les nuées et les tourbillons de nos vignes [...].

« Si vous nous les rendez sur ma requête, j'y gagnerai six chapelets de saucisses et une bonne paire de chausses qui me feront grand bien aux jambes. Ho par Dieu, Seigneur, que c'est bon une paire de chausses. Et l'homme sage ne la méprisera pas. Ha ! Ha ! « Allez, tope là, de la part de Dieu, donnez-nous nos cloches. Tenez, je vous donne de par la faculté des pardons sans que vous ayez rien à en monnayationner.

« Oh, monsieur Seigneur, clochidonnaminez-nous. Vraiment c'est le bien de la ville. Tout le monde s'en sert, hen, hen, huhum, harch ! « Là, je vais vous prouver que vous devez me les rendre.

Ainsi, voici ma thèse :

« Toute cloche sachant clocher devant clocher dans un clocher, fait clocher, clochant clochativement, les clochants clochabilitants. Le Parisien a des cloches. CQFD. Ha, ha, ha !

Voilà qui est parlé ! C'est ce qu'il y a dans le troisième mode de la première figure, chez Darius (ou ailleurs). Par mon âme, j'ai passé l'âge où je faisais des miracles en discours.

²² Ce langage incompréhensible est une parodie des abstractions du jargon dit scolastique pseudo-savant employé par les théologiens aristotéliens de l'époque.

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : l'éducation humaniste – CHAPITRE XIX (19) : La harangue de Jeannot le sophiste pour récupérer les cloches de Notre-Dame, suite...

Aujourd'hui je ne fais plus que délirer. Et il ne me faut plus, dorénavant, que du bon vin, un bon lit, le dos au feu, le ventre à table, et une assiette bien remplie.

« Hé, Seigneur, je vous prie, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, amen, de nous rendre nos cloches, hen, hen, harch, eharch, grenhenharch !

« A la vérité, en effet, en vérité, attendu qu'une ville sans cloches est comme un aveugle sans bâton, un âne sans croupière, et une vache sans clarine. Jusqu'à ce que vous nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous comme un aveugle qui a perdu son bâton, de brailler comme un âne sans croupière, et de bramer comme une vache sans clarine. Adieu, et applaudissez ! Moi, Calepin, j'ai fini mon rapport. »

CHAPITRE XX (20), extrait : « Comment le sophiste emporta son drap, et comment il fut en procès contre les autres maîtres »

Le sophiste n'eut pas plutôt achevé que Ponocrates et Eudémon s'esclaffèrent de rire si formidablement qu'ils pensèrent bien rendre leur âme à Dieu, ni plus ni moins que le fit Crassus à la vue d'un âne couillard qui mangeait des chardons, et mourut à force de rire. Et avec eux, maître Janotus commença à rire aussi, à qui mieux mieux, tant et si bien que les larmes leur venaient aux yeux, par suite de la véhémence secousse de la substance du cerveau.

Quand ces rires eurent tout à fait cessé, on fit de nouveau boire le bel orateur. Et on lui donna les dix empanes de saucisses mentionnés dans la joyeuse harangue, avec la paire de chausse.

CHAPITRE XXI (21), extraits : « L'éducation de Gargantua, selon la discipline de ses précepteurs sophistes » : VOIR TEXTE COMPLEMENTAIRE 1 de TEXTE d'ORAL 1.

CHAPITRE XXIII (23), extraits : « Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates, de telle sorte qu'il ne perdait nulle heure de sa journée »

Quand Ponocrates eut compris combien la manière de vivre de Gargantua était pervertie, il décida de lui enseigner les belles lettres, même si pour les premiers jours il toléra ses manières, considérant que les mutations soudaines exercent toujours sur une nature de grandes violences [...]. Ponocrates introduisit Gargantua dans des cénacles de savants du voisinage ; dans cette émulation, son esprit se développa, de même que son envie d'étudier autrement et de progresser. **SUITE : TEXTE d'ORAL 1.**

Cependant, monsieur l'appétit venait, et ils s'asseyaient à table fort opportunément.

Au commencement du repas, était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses de chevalerie, jusqu'à ce que Gargantua eût pris son vin. Alors, si bon leur semblait, on continuait la lecture ; ou bien ils commençaient à deviser joyeusement tous ensemble, parlant, les premiers mois, de la vertu, des propriétés, qualités et nature de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, légumes, et des façons de les cuisiner. Ce faisant, il apprit en peu de temps tous les passages utiles sur ces sujets chez Pline, Athénée, Dioscoride, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote, Elien, et d'autres²³. Ces propos échangés, ils faisaient souvent, pour vérifier leurs connaissances, apporter à table les livres en question. Et il retint si bien et entièrement ces choses en sa mémoire qu'il n'existait aucun médecin de ce temps qui sût seulement la moitié de ce qu'il savait.

Après, ils devisaient des leçons lues le matin, et achevant leur repas par quelque confiture de coings, il se curait les dents avec un tronc de lentisque²⁴, se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche, et tous rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la magnificence et de la bienveillance divines. Cela fait, on apportait des cartes, non pour jouer mais pour y apprendre mille petites finesses et astuces nouvelles, issues de l'arithmétique.

Par ce moyen il prit goût à cette science des nombres, et tous les jours après le déjeuner et le dîner il y passait du temps, avec un plaisir aussi grand que celui qu'il prenait auparavant avec les dés et les cartes. Tant et si bien qu'il apprit de cette science et la théorie et la pratique [...].

²³ Ces naturalistes de l'Antiquité sont tous considérés comme des auteurs importants à la Renaissance. Il faut donc les avoir lus pour savoir les vertus des plantes et les propriétés des animaux, notamment en ce qui concerne leurs usages alimentaires et diététiques. Outre les plus célèbres, qui sont tous des références obligées et attendues (Pline l'Ancien, Aristote, Dioscoride, Galien et Elien [175-235]), Rabelais mentionne quelques auteurs moins attendus, comme Athénée (IIe siècle), l'auteur du Banquet des hommes sages qui traite de l'usage des fleurs et des fruits, Julius Pollux (II-IIIe siècles), auteur d'un lexique grec sur la chasse et la pêche, et Porphyre (IIIe siècle) qui traite de l'abstinence de la chair des animaux. Enfin, preuve que les connaissances peuvent être glanées dans tout écrit, la liste comprend des références qu'on jugerait aujourd'hui littéraires, comme Polybe (208-126 av. J.-G.), historien et géographe grec, Oppien, poète grec du IIIe siècle, et surtout Héliodore (IIIe ou IVe siècle), auteur grec d'un long roman intitulé les Éthiopiennes.

²⁴ Le lentisque, ou arbre au mastic, pousse dans les garrigues méditerranéennes. Dioscoride recommande l'usage de toutes les parties de la plante, en particulier pour soigner la bouche, comme le fait Gargantua ici.

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : l'éducation humaniste – CHAPITRE XXIII (23), extraits :**Comment Gargantua fut éduqué par l'Humaniste Ponocrates, suite 1...**

L'arithmétique entraînait avec elle les autres sciences mathématiques, comme la géométrie, l'astronomie et la musique²⁵. Car en attendant la fin de la digestion de son repas, ils faisaient mille jolis instruments et figures géométriques, et de même ils expérimentaient les lois astronomiques. Après quoi ils se divertissaient à chanter mélodieusement à quatre ou cinq voix ou, sur un thème, improvisaient librement des vocalises. Quant aux instruments de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte traversière et de la flûte à neuf trous, de la viole, de la saqueboute²⁶.

Cette heure ainsi employée, et sa digestion parachevée, il se purgeait des excréments naturels, puis se remettait à son étude principale pendant trois heures ou davantage : tant à répéter la lecture matinale qu'à poursuivre le livre entrepris, ou encore à écrire, à bien tracer et calligraphier les lettres romaines à l'antique²⁷.

Cela fait, ils sortaient de leur demeure avec un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, qui lui enseignait l'art de la chevalerie.

Changeant donc de vêtement, il montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genêt, sur un cheval barbe, un cheval léger²⁸. Il lui offrait cent tours de manège, le faisait voltiger, franchir un fossé, sauter des obstacles, tourner court en cercle, tant vers la droite que vers la gauche.

Il luttait, courait, sautait [...]. D'un saut il franchissait un fossé, volait par-dessus une haie, montait de six pas contre une muraille et pouvait grimper de cette façon jusqu'à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Il nageait en eau profonde, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air tenant un livre, et il traversait toute la rivière de la Seine sans le mouiller tout en tirant son manteau par les dents, comme le faisait Jules César²⁹ ; puis à la force d'une seule main il se hissait dans un bateau, d'où il se jetait à l'eau derechef la tête la première, sondait le fond de l'eau, explorait les creux des rochers, plongeait dans les abîmes et les gouffres. Puis il dirigeait son bateau et le manœuvrait, le menait rapidement, lentement, au fil de l'eau, à contre-courant, le retenait en pleine écluse, le guidait d'une main, de l'autre s'escrimait avec un grand aviron, bordait la voile, montait au mât par les filins, courait sur les vergues, ajustait la boussole, tendait les cordages face au vent, serrait le gouvernail.

Sortant vivement de l'eau, il gravissait la montagne et la dévalait aussi franchement, grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abattait de grosses branches ; avec deux poignards acérés et deux crampons à toute épreuve, il montait au sommet d'une maison comme un rat, puis descendait d'un bond jusqu'en bas avec une telle souplesse que la chute ne le meurtrissait pas.

Il lançait le dard, la barre de bois, la pierre, le javelot, l'épieu, la hallebarde. Il tendait l'arc, bandait par ses seuls reins les fortes arbalètes³⁰ de passe, visait à l'œil nu avec l'arquebuse, affûtait le canon, tirait à la cible, au perroquet³¹, de bas en haut, d'amont en aval, en avant, de côté et en arrière comme les Parthes³².

On lui attachait un câble qui pendait de quelque haute tour jusqu'à terre : il y montait à deux mains, puis le dévalait si rapidement et si sûrement, que vous n'auriez pas fait mieux sur le plat, dans un pré.

On lui disposait une grosse perche appuyée à deux arbres : il s'y pendait par les mains, et il allait et venait d'un bout à l'autre sans rien toucher avec les pieds, si vite que personne ne pouvait le rattraper, même au pas de course. Et pour s'exercer le thorax et les poumons, il criait comme tous les diables. Une fois, je l'ai entendu appeler Eudémon depuis la porte Saint-Victor jusqu'à Montmartre³³. Stentor³⁴ n'eut jamais une telle voix à la bataille de Troie.

²⁵ C'est le programme du quadrivium. La musique, dont l'origine était attribuée à Pythagore, était caractérisée par des intervalles et des mesures à compter, d'où son appartenance aux sciences mathématiques.

²⁶ Instruments à cordes et à vent.

²⁷ Et non les lettres gothiques que lui apprenaient ses anciens précepteurs : l'évolution est à souligner.

²⁸ Des chevaux de différentes races et de différents tempéraments sont soumis à l'élève qui doit être capable de s'adapter à sa monture.

²⁹ Cette anecdote, empruntée à Plutarque, est un moyen de justifier de tels exercices qui auraient pu passer pour pure virtuosité sans fondement. La mention de César permet de revenir à l'utilité militaire et au modèle antique.

³⁰ Les arbalètes de passe, utilisées pour les sièges, mesuraient environ 20 m de long et étaient actionnées par un treuil ; les arquebuses étaient ordinairement posées sur un support : nul ne « visait à l'œil » en mettant à l'épaule une arme de près de 20 kg. Or Gargantua se sert de la force de ses reins et de ses mains pour manier ces armes très lourdes.

³¹ Cible en forme d'oiseau, accrochée en haut d'un mât.

³² Les Parthes avaient une technique de combat particulière qui consistait à feindre la fuite. Cela incitait leurs adversaires à les poursuivre et lorsque, croyant les atteindre, ils se mettaient à leur portée, les cavaliers parthes étaient assez habiles pour leur décocher des flèches en se retournant sur leur monture.

³³ La voix traverse tout Paris, passant du sud au nord, d'une rive à l'autre de la Seine.

³⁴ Héros grec de l'*Illiade*, dont la voix a une puissance devenue proverbiale.

EXTRAITS 3 – L'EDUCATION d'un PRINCE : l'éducation humaniste – CHAPITRE XXIII (23), extraits :

Comment Gargantua fut éduqué par l'Humaniste Ponocrates, suite 2...

Et pour fortifier ses muscles, on lui avait fait deux grosses masses de plomb en forme de saumons, chacune du poids de huit mille sept cents quintaux, et qu'il nommait ses haltères. Il les soulevait de terre, une dans chaque main, et les élevait en l'air au-dessus de sa tête, les tenant ainsi sans remuer trois quarts d'heure et davantage, ce qui montrait une force inimitable [...].

Le temps ayant été ainsi occupé, après avoir été frotté, nettoyé, et avoir changé de vêtements, il s'en retournait très calmement. Alors, passant par quelque pré et autres lieux herbus, ils allaient examiner les arbres et les plantes, les confrontant avec les livres des Anciens qui ont écrit sur le sujet, comme Théophraste, Dioscoride, Marinus, Pline, Nicander, Macer, et Galien³⁵. Et ils en rapportaient une abondante cueillette au logis [...].

Une fois arrivés au logis, cependant qu'on préparait le souper, ils répétaient quelques passages de ce qui avait été lu et s'asseyaient à table.

Remarquez ici que son déjeuner était sobre et frugal, car il ne mangeait que pour réfréner les abois de l'estomac, mais le souper était copieux et large. Car il prenait alors tout ce qui lui était nécessaire pour s'entretenir et se nourrir. Tel est le vrai régime prescrit par l'art de bonne et sûre médecine [...].

³⁵ Références livresques pour l'étude de la botanique. On perçoit bien ici la nouveauté de la méthode scientifique à la Renaissance : les savoirs puisés dans les livres antiques sont systématiquement confrontés à l'observation et à l'expérience pratique d'herborisation sur le terrain, afin de vérifier les connaissances transmises, pour éventuellement les compléter. Les auteurs convoqués dans cette liste sont tantôt très célèbres dans cette discipline, comme Dioscoride, Pline, Galien ou Théophraste (auteur, au IV^e siècle av. J.-C., de deux traités sur les plantes), tantôt plus confidentiels : Gargantua n'écarte a priori aucune lecture et ne lit pas seulement les auteurs de référence.